

ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill.
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

McGill DAILY ledélit

DPS *SPD*

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Le sport mcgillois sur le front pour sa préservation

L'athlétisme fait ses preuves au championnat du RSEQ.

Le complexe sportif Tomlinson de McGill a accueilli, ce 20 et 21 février, le championnat universitaire intérieur d'athlétisme du Réseau du sport étudiant du Québec (RSEQ). Sur deux jours, les meilleurs athlètes universitaires de la province se sont défiés sur une multitude d'épreuves. Alors que les résultats acquis et les records battus représentent un effort sans relâche pour les athlètes, cette édition des championnats a pris un tout autre sens dans le contexte actuel. Depuis l'annonce en novembre dernier de la suppression de plusieurs équipes sportives universitaires de McGill, l'équipe d'athlétisme mène une campagne de sensibilisation pour entretenir l'espoir d'être épargnée par les coupes budgétaires. C'est dans cette optique que, à la suite du championnat, s'est tenu le rassemblement *Legacy in Motion* à la Thomson House réunissant athlètes, anciens élèves et supporters. L'objectif : continuer à faire pression sur l'administration mcgilloise pour préserver l'athlétisme mcgillois.

« Des suppressions sans bonne justification »

Un total de 15 sports, représentant 25 équipes, sont visés par les réductions. Le volleyball masculin, le rugby féminin, le tennis, le hockey sur gazon féminin, la crosse féminine, le golf, ou encore le baseball masculin rejoignent l'athlétisme sur la liste des sports qui ne reviendront pas pour la saison 2026-2027. McGill cite des contraintes budgétaires, notamment à cause de potentielles réparations de l'infrastructure sportive. Le complexe sportif Tomlinson, dans lequel s'est tenu le championnat d'athlétisme du RSEQ, nécessite d'ailleurs un remplacement de sa surface, qui coûtera 2,7 millions de dollars. Mais cela ne suffit pas pour convaincre les défenseurs du *track and field* mcgillois. Derek Covington, dirigeant de *Friends of McGill Track & Field*, et l'un des principaux

instigateurs de la campagne pour sauver l'athlétisme mcgillois, estime que le choix de mettre fin à l'athlétisme est illogique : « *Toutes les institutions québécoises et toutes les meilleures universités nord-américaines ont une équipe d'athlétisme. Ce n'est pas un sport qui disparaît. Au contraire, son accessibilité le rend de plus en plus populaire (tdlr).* »

L'essentiel, c'est l'or

Gustave Imbaud, coureur de longue distance au sein de l'équipe d'athlétisme, confie au *Délit* la déception qu'il partage avec ses coéquipiers : « Tout le monde est très triste. Pour les *rookies* comme moi, c'était notre première année et on est presque immédiatement coupés. » Pourtant, il ne désespère pas. Il ajoute, le jour avant le championnat : « On s'est dit que le principal moyen de leur faire regretter, c'est d'être extrêmement bons. Ça serait vraiment bien si on pouvait gagner parce que couper la meilleure équipe du Québec, ça aurait l'air encore plus ridicule ». Et c'est une réussite : l'équipe a remporté l'or au saut en longueur, au relais 4x400 masculin et féminin, ainsi qu'au 300 mètres masculin, parmi d'autres. De plus, de nouveaux records ont été atteints en relais 4x200 masculin et en saut à la perche.

Ces résultats ne font que renforcer l'argument des défenseurs de l'athlétisme mcgillois. Covington rappelle qu'« *un des critères de l'administration [pour choisir quelles équipes seraient coupées, ndlr] était la performance athlétique. Pourtant, l'athlétisme a récolté plusieurs podiums sur les cinq dernières années. L'exigence sportive est clairement respectée* ». Une contradiction qui accentue l'incompréhension des athlètes sur la décision de l'administration.

Un sentiment « doux-amer »

Le championnat de la RSEQ a donc été plongé dans une ambiance mixte. Covington explique qu'« *accueillir ces championnats provinciaux, même si c'est la dernière fois après plus de 125 ans, c'est un moment doux-amer. D'une*



Félix Fournier | Le Délit

part, on célèbre l'athlétisme à McGill, d'autre part, on est à la fin d'une ère ». C'est aussi une opportunité pour illustrer un soutien provincial pour l'athlétisme mcgillois. Le championnat RSEQ s'est terminé avec une chorale d'athlètes de toutes les universités présentes et de leurs supporters scandant « *Save McGill Track* » (« *Sauvez l'athlétisme mcgillois* ») un geste de solidarité interuniversitaire, symbole de l'incompréhension générale autour de la décision de l'Université.

Le regard désormais tourné vers l'avenir, les athlètes n'ont pas l'intention d'abandonner leur sport et leurs coéquipiers. Imbaud

affirme que « dans le pire des cas, on va continuer à être *McGill Track* mais on ne sera plus affiliés à l'Université. On ne pourra plus faire les compétitions universitaires ». Les succès de l'équipe ne participeront donc plus au prestige sportif de l'Université, mais l'héritage de l'institution du *Track and Field* pourra être assuré. ☺

Timotée Allouch-Chantepie
Éditeur Actualités



RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédactrice en chef
rec@delitfrancais.com
Eugénie St-Pierre

Actualités
actualites@delitfrancais.com
Héloïse Durning
Timotée Allouch-Chantepie
Aurélien Quémener

Culture
artsculture@delitfrancais.com
Jiayuan Cao
Rose Langlois

Société
societe@delitfrancais.com
Marius Grieb
Antoine Proulx
Dalia Djazouli

Coin Queer
coinquere@delitfrancais.com
Sixtine Nicolaj

Coordonnatrice de la production
production@delitfrancais.com
Elie Nguyen

Visuel
visuel@delitfrancais.com
Stu Doré
Catvy Tran

Photographe
visuel@delitfrancais.com
Félix Fournier

Coordonnatrices de la correction
correction@delitfrancais.com
Juliette Elie
Salma Rabeil

Coordonnatrices des réseaux sociaux
reso@delitfrancais.com
Catherine Brunet Rodriguez
Juliette Aviat

Contributeur-riche-s
Raheema Coquard, Joséphine Miton, Matteo Fracassi, Laurence Drouin, Julia Couture

Couverture
Stu Doré

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale
Letty Matteo

Ventes et assistance administrative
Letty Matteo

Support graphique et technique
Alice Postovskiy

Comptable
Boris Shedov

The McGill Daily
coordinating@mcgilldaily.com
Andrei Li

Conseil d'administration de la SPD
David Choi, Andrei Li, Vincent Maraval, Letty Matteo, Rafael Miró, Sena Ho, Eugénie St-Pierre, Elie Nguyen

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le *Délit* est indépendant de l'Université McGill. Le *Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire. Les opinions de nos contributeur-riche-s ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction. Le *Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

McGill détourne le regard du podium

Le prestige olympique de l'institution se heurte à la réalité des coupes budgétaires.

Alors que les épreuves olympiques appartiennent désormais au passé, l'heure est au bilan. Comme on peut le constater, les résultats de la délégation canadienne, et plus particulièrement de l'Université McGill, interrogent.

Des prédictions déjouées

À l'aube des compétitions sportives des JO, plusieurs observateurs prédisaient une récolte fructueuse pour le Canada. Earl Zukerman, responsable des communications sportives à McGill, avait confié au *Délit* qu'il envisageait le Canada dans le top 5 du tableau des médailles avec peut-être un podium en vue. La réalité s'est avérée plus rude. La feuille d'érable a stagné au onzième rang avec 21 médailles (cinq d'or, sept d'argent et neuf de bronze), loin derrière les puissances qui dominent le classement : la Norvège en premier, suivie des États-Unis, des Pays-Bas, de l'Italie et de l'Allemagne. Il s'agit d'un recul notable, représentant le plus faible palmarès canadien depuis Salt Lake City en 2002. À titre comparatif, lors des Jeux de Pékin en 2022, le pays occupait le quatrième rang avec un total de 26 médailles.

CANADA

Gaza : les soldats canadiens ne reposent plus en paix

Tsahal confirme avoir excavé un cimetière où reposaient 22 militaires canadiens.

Joséphine Miton
Contributrice

Ils n'étaient pas venus faire la guerre. Vingt-deux Casques bleus canadiens, morts lors d'une mission de paix dans les années 1950 et 1960, étaient enterrés depuis des décennies dans un cimetière du Commonwealth à Gaza. Le 18 février, l'armée israélienne confirme avoir excavé le lieu à plus de trente mètres de profondeur, bien au-delà des deux mètres où reposaient les corps.

Le cimetière militaire d'al-Tuffah, au nord de Gaza, abrite plus de 3 600 tombes de soldats morts pendant les deux guerres mondiales. Jusqu'à récemment, le Commonwealth ne rapatriait pas ses morts selon un principe d'égalité voulant que chaque soldat, quel que soit son rang, repose là où il est tombé. Les tombes de ces Casques bleus avaient donc été confiées à la famille palestinienne Jaradah, qui entretenait le site depuis 1923. Le 4 février, des images satellites ont révélé que la parcelle canadienne a été entièrement détruite. Ce constat s'ajoute à un autre fait marquant : l'armée israélienne a contraint la famille Jaradah à s'exiler en Égypte, mettant fin à près d'un siècle de gardiennage du site.

Un tunnel sous les tombes : nécessité ou prétexte ?

La présence alléguée d'un tunnel du Hamas sous le cimetière sert à justifier l'opération menée par Tsahal (Armée de Défense d'Israël). Les fouilles conduites de juillet à août 2025 ont révélé la présence d'un lance-roquettes parmi les tombes. Cette trouvaille a permis d'affirmer la militarisation du cimetière. La zone reste toutefois sous contrôle militaire : aucune vérification n'est alors possible.

Le droit international est quant à lui explicite. Le Protocole additionnel I aux Conventions de Genève (art. 34) et la Règle 115 du CICR (Comité international de la Croix-Rouge) protègent les sépultures. Selon la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale (USCIRF), la destruction de cimetières pourrait constituer un crime de guerre en vertu du Statut de Rome. Les autorités israéliennes font valoir que cette protection cesse dès qu'un site est militarisé, un argument également appliqué aux hôpitaux et aux écoles de Gaza.

Tsahal affirme avoir agi avec « *la sensibilité requise (tdlr)* ». Un de ses officiers admet pourtant ne pas

n'ont d'ailleurs pas réussi à se hisser sur le podium. Aujourd'hui, l'impact de l'Université sur ces événements athlétiques se mesure davantage dans les coulisses, grâce à son personnel médical et ses entraîneurs, plutôt qu'au sommet des podiums.

L'envers de la médaille : un modèle précaire

Cette baisse du régime canadien met en lumière une fracture économique grandissante entre les différents modèles de financement olympique. La Norvège s'appuie sur un système étatique qui subventionne massivement le développement de ses athlètes, tandis que les États-Unis profitent du puissant levier financier de leur système universitaire. Au Canada, le sous-financement du sport de haut niveau contraint certains athlètes à contracter des dettes personnelles pour couvrir les coûts d'entraînement et autres dépenses liées à leur parcours.

Historiquement, le sport universitaire canadien agissait comme un filet de sécurité financier pour cette relève. En amputant ses propres programmes, McGill colmate certes une brèche comptable, mais elle détruit ce bouclier. Face à un



Catvy Tran | Le Délit

déficit de 15 millions de dollars annoncé en 2025, l'Université a aboli de nombreuses équipes sportives pour l'année 2026-2027. Des disciplines olympiques phares disparaîtront, dont le patinage artistique, sport qui a d'ailleurs rapporté le bronze au Canada avec Piper Gilles et Paul Poirier, le ski de fond ou encore l'athlétisme en salle. En multipliant ses coupes, McGill risque de se priver de sa prochaine Mélo die Daoust.

Sur la patinoire milanaise, la défaite en prolongation de l'équipe canadienne de hockey masculin face aux États-Unis est venue clore les compétitions. Il faut désormais attendre 2030 pour une éventuelle revanche contre les Américains. ☹

Raheema Coquard
Contributrice

Joséphine Miton
Contributrice

Un tunnel sous les tombes : nécessité ou prétexte ?

La présence alléguée d'un tunnel du Hamas sous le cimetière sert à justifier l'opération menée par Tsahal (Armée de Défense d'Israël). Les fouilles conduites de juillet à août 2025 ont révélé la présence d'un lance-roquettes parmi les tombes. Cette trouvaille a permis d'affirmer la militarisation du cimetière. La zone reste toutefois sous contrôle militaire : aucune vérification n'est alors possible.

Le droit international est quant à lui explicite. Le Protocole additionnel I aux Conventions de Genève (art. 34) et la Règle 115 du CICR (Comité international de la Croix-Rouge) protègent les sépultures. Selon la Commission américaine sur la liberté religieuse internationale (USCIRF), la destruction de cimetières pourrait constituer un crime de guerre en vertu du Statut de Rome. Les autorités israéliennes font valoir que cette protection cesse dès qu'un site est militarisé, un argument également appliqué aux hôpitaux et aux écoles de Gaza.

Tsahal affirme avoir agi avec « *la sensibilité requise (tdlr)* ». Un de ses officiers admet pourtant ne pas

pouvoir garantir que les restes ont été préservés. Ce n'est pas la première fois que ce cimetière se retrouve au centre des violences. Il avait déjà été endommagé lors d'opérations militaires israéliennes en 2006 et en 2009, le gouvernement israélien ayant alors versé une compensation financière à la Commission des sépultures de guerre du Commonwealth (CWGC). De nouvelles destructions ont notamment été documentées en 2025. Au total, au moins 16 cimetières ont été détruits à Gaza depuis le début du conflit.

L'indignation, faute de mieux

Affaires mondiales Canada se dit « *profondément préoccupé (tdlr)* » dans un communiqué officiel et souligne l'importance de préserver les sites commémoratifs « avec le plus grand respect ». La Légion royale canadienne se déclare « anéantie » par communiqué de presse. Son président, Berkley Lawrence, estime qu'aucune raison ne peut justifier la destruction d'un cimetière et s'interroge sur le sort des dépouilles.

La CWGC confirme sur son site des dommages importants aux pierres tombales, mémoriaux et murs d'enceinte. Elle n'a aucun accès au



Catvy Tran | Le Délit

cimetière, toujours sous contrôle militaire israélien. La restauration est promise « *lorsqu'il sera sûr de le faire* » indique le communiqué officiel de la CWGC.

Le paradoxe commémoratif : le rappel des vétérans

Greg Mitchell, vice-président de l'Association canadienne des vétérans du maintien de la paix, confie à la presse canadienne faire confiance à la CWGC pour restaurer le cimetière le moment venu.

Mais il recentre le débat : ce qui le préoccupe avant tout, ce sont les personnes qui souffrent et meurent à Gaza en ce moment. Le territoire où reposaient ces 22 Casques bleus a vu périr plus de 75 000 Palestiniens lors des seize premiers mois du conflit, selon une étude publiée dans le journal *The Lancet*.

Morts et vivants partagent désormais le même territoire dévasté. Ces soldats avaient été envoyés pour maintenir la paix. Ils n'y ont même pas trouvé le repos. ☹

Lancement de campagne pour les Jeunes libéraux du Canada

Entretien avec des candidats étudiants à McGill.

Aurélien Quémener
Éditeur Actualités

Les Jeunes libéraux du Canada, aile jeunesse du Parti libéral du Canada, ont lancé leur campagne pour les élections exécutives de leur section vendredi dernier à Montréal. De Victoria à Halifax en passant par Calgary, Mississauga et Montréal, des membres des Jeunes libéraux de tout le pays assistaient à cet événement. *Le Débit* s'est entretenu avec plusieurs candidats de l'Université McGill présents ce soir-là, dont Nicolas Gosselin, Nour Khouri et Elliott Grondin. Ils se présentent respectivement aux postes de président, de représentante des femmes et de vice-président francophone.

Un parti qui peine à convaincre les jeunes

Gosselin, étudiant en sciences politiques, se présente avec l'ambition d'attirer les jeunes cana-

diens vers le parti, car un problème a été identifié par les candidats : « Lors des dernières élections générales, l'électorat de 18 à 34 ans a voté massivement pour le Parti conservateur, qui a enregistré une hausse de 30 % du nombre de voix dans cette tranche d'âge, alors que de notre côté, la hausse a été de seulement 1 %. Il y a eu une vague rouge à travers le Canada avec l'élection de Carney, et on parle quand même de seulement 1 % [de votes en plus pour les libéraux dans la tranche 18-34 ans, *ndlr*] », constate Gosselin.

Pour remédier à cela, les trois candidats veulent « s'attaquer à la base du problème », ce qui passe par une plus grande écoute de la population. Ils entament dans cette optique une tournée de plusieurs semaines à travers le pays. « Le but c'est d'aller entendre ce que les gens ont à dire. Le Parti libéral a besoin d'entendre sa base, ensuite on pourra offrir les politiques né-

cessaires », explique Grondin, étudiant à la maîtrise en sciences politiques. Cela passe aussi par le fait de se trouver « davantage sur le terrain et d'aider les candidats locaux et les caucus ».

Des voix qui veulent se faire entendre

Leur objectif au-delà de ça? Que leurs voix soient plus entendues et écoutées au sein du Parti libéral. « On veut être pris en considération, non pas parce qu'on est des jeunes, mais parce qu'on a une voix à apporter. Au-delà d'être l'électorat du futur, on est les leaders de demain du Parti libéral, mais aussi les leaders du Canada », martèle Gosselin. À l'exemple du Parti conservateur et du Bloc québécois, les membres de l'aile jeunesse du Parti libéral assurent vouloir « trouver une phrase simple pour aller accrocher les jeunes ». Selon ces derniers, cela les aiderait à paraître plus attrayants chez les 18-34 ans,



Félix Fournier | Le Débit

une classe d'âge dont le soutien envers le parti gouvernant s'effrite.

L'élection de l'exécutif des Jeunes libéraux du Canada aura lieu lors de la

convention annuelle du Parti libéral, du 9 au 11 avril prochains, au Palais des congrès à Montréal. Il faut être âgé de 16 à 26 ans et être membre du parti pour pouvoir voter. ☺

EN BREF

La sélection d'actus du *Débit*

Un rapport de la CDPQ signale la fin du projet québécois pour l'Hôpital Royal Vic

Héloïse Durning
Éditrice Actualités

Surplombant le campus de l'Université McGill, l'ancien site de l'hôpital Royal Victoria, aussi appelé *Royal Vic*, fait depuis des années partie du paysage quotidien étudiant. Rares sont ceux qui ne connaissent pas le chantier continu de l'avenue des Pins, que l'on aperçoit lorsque l'on gravit la rue University vers les résidences supérieures ou le pavillon Duff de médecine.

Après la fermeture de l'hôpital en 2015, le gouvernement du Québec en est devenu propriétaire, confiant à la Société québécoise des infrastructures (SQI) la responsabilité d'en étudier la requalification. Si une portion du *Royal Vic* a été cédée à McGill dans le cadre de son projet Nouveau Vic visant la conception d'un pôle de recherche interdisciplinaire, la majorité du site demeure sous la direction de la SQI. La Caisse de dépôt et placement du Québec (CDPQ), contractée pour analyser la transformation de six pavillons en cité universitaire, a fait paraître un rapport le 6 février 2026. Dans l'analyse, la CDPQ affirme que, quoique la conversion en résidences soit « techniquement réalisable », l'ampleur et le coût des interventions requises contraignent le Québec à mettre de côté ses plans – du moins pour l'instant. Le projet proposé aurait permis la création d'environ 1 150 lits étudiants à deux pas du campus de l'Université McGill, de quoi transformer les quêtes de logement étudiant. Cette perspective s'avère cependant irréalisable dans sa forme actuelle : les six bâtiments étudiés sur le site de l'hôpital Royal Victoria présentent tous des signes avancés de détérioration, dont quatre possèdent une valeur patrimoniale, un statut qui, selon les règlements municipaux en vigueur, interdisent leur démolition, ce qui complique considérablement toute transformation majeure du complexe.

À peine dix minutes après la publication de ce rapport, la SQI y répond et déclare en « prendre acte ». Même si « les conditions ne sont pas réunies pour donner suite à la proposition sous sa forme actuelle », la SQI maintient que le site du *Royal Vic* a du potentiel et que le rapport de la CDPQ permettra de « poursuivre ses démarches avec de nouvelles données ». De plus, les contraintes budgétaires ne touchent que le projet de résidence étudiante, pas celui du Parc du développement durable de McGill. C'est ce que souligne aussi la porte-parole de l'Université : « Le pôle multidisciplinaire [...] progresse comme prévu, avec une ouverture envisagée en 2029. » Elle explique que « McGill n'est pas impliquée dans la gestion du site au-delà du Parc du développement durable ».

Matteo Fracassi
Contributeur

Lancement du Conseil de la Paix : un organisme qui fait débat

Jeudi 19 février 2026, Donald Trump a réuni pour la première fois à Washington D.C. le très controversé « Conseil de la paix ». Présenté comme une version améliorée de l'Organisation des Nations unies (ONU), que le président américain estime dotée d'« un grand potentiel (*tlr*) » qui ne s'est jamais réalisé, ce nouvel organisme se veut indépendant de l'organisation, tout en prétendant en corriger les lacunes. Son lancement, marqué d'un discours de 45 minutes par le président américain, a ravivé les débats et critiques.

Dès son annonce en septembre 2025, le Conseil de la paix avait suscité de nombreuses controverses, autour de sa légitimité face à l'ONU et de sa structure interne que Carney décrivait comme pouvant être « améliorée ». Cela a conduit plusieurs grandes démocraties, comme le Canada et la majorité de l'Union européenne (UE), à en refuser l'adhésion. En effet, les 26 États membres sont majoritairement autoritaires.

L'UE était tout de même présente jeudi dans un rôle d'observateur. Sa présence a été critiquée par de nombreux États européens, particulièrement par la France. Le ministre des Affaires étrangères français, Jean-Noël Barrot, a notamment indiqué que l'UE n'aurait « jamais dû assister » au Conseil de la paix de Trump. Cette première réunion s'est penchée sur la reconstruction de Gaza, où les conflits persistent. Un plan de reconstruction de 10 milliards de dollars a été annoncé pour la bande. La création d'une force policière, qui serait fournie par plusieurs pays et coordonnée par l'Indonésie, a également été mentionnée. D'autres thèmes ont aussi été abordés, dont la question de l'Iran. Le président américain a indiqué que de « mauvaises choses » allaient arriver si l'Iran ne concluait pas une entente au niveau de son programme nucléaire.

Pour de nombreux experts, ce Conseil de la paix représente une énième tentative du président américain de dissoudre le multilatéralisme et de remodeler l'ordre international construit après 1945. Donald Trump a en effet déclaré que le nouvel organisme irait jusqu'à « presque superviser » l'ONU et s'assurer qu'elle fonctionne correctement. Cela relance ainsi des débats sur l'efficacité de l'ONU et le risque d'affaiblissement du système multilatéral. ☺

La fatigue politique du Canada français

Essoufflement et obsolescence programmée d'une liberté partisane.

L'article qui suit est une humble proposition adressée au journal *Le Devoir* dans le cadre de son concours récompensant un texte d'opinion issu du milieu du journalisme étudiant. L'exercice proposé est simple: il demande aux aspirants-chroniqueurs de se prononcer sur la sagesse de 1976 dont le Québec devrait s'inspirer dans la construction de sa modernité. Je croyais rêver éveillé. En échange de la moitié du pactole promis advenant une victoire, *Le Délit* me laisse hanter ses pages de mes espoirs pour le tortueux périple du Québec vers la liberté. Le titre est emprunté (bien que retouché) à Hubert Aquin, un intellectuel saisissant et provocateur, et, tristement, suicidé no-toire du peuple canadien-français. Le reste m'appartient entièrement, mais est en réalité la vérité collective de tout un peuple.



Pour moi, tout parti politique n'est au fond qu'un mal nécessaire, un de ces instruments dont une société démocratique a besoin lorsque vient le moment de déléguer à des élus la responsabilité de ses intérêts collectifs.

– RENÉ LÉVESQUE

La culture canadienne-française offre tous les symptômes d'une fatigue extrême: elle aspire à la fois à la force et au repos, à l'intensité existentielle et au suicide, à l'indépendance et à la dépendance.

– HUBERT AQUIN

La partisanerie est l'agonie de toute grande lutte de libération politique et sociale. De l'endoctrinement abrutissant de gauche ou de droite, maoïste ou franquiste, quelle importance! C'est le peuple qui en souffre. Si nous, Québécois et Québécoises, avons fait des progrès considérables dans les 50 dernières années en tant que société, n'en demeure pas moins que nous nous sommes embourbés dans une quête électoraliste paralysante, fatiguée et fatigante.

Je suis d'avis que la poursuite de l'indépendance du Québec est fondamentale au maintien de la nature distincte des peuples qui le composent et à la survie – optimalement, l'enrichissement – de la culture qui le définit. Prémisse de mon argumentaire dont la validité ne fait toutefois pas l'unanimité. Trop nombreux (et puissants, influents...) encore sont ceux qui s'affairent à régurgiter une rhétorique *dépendantiste* fondée sur des aménagements toujours plus déraisonnables au sein de la Confédération canadienne. La liberté, oui, mais pas à n'importe quel prix. Combien de temps devons-nous attendre les concessions du gouvernement canadien? Combien de temps encore croirons-nous au mensonge de la Confédération et à ses promesses d'un fédéralisme renouvelé? Quel sera le prix de l'immobilisme?

Quel sera le prix de la naïveté? De la peur?

Personne, devant une liberté nouvellement acquise, ne songerait à redevenir captif, sous prétexte qu'il serait trop ardu de déterminer les conditions de son existence. Aucun peuple, aucune nation n'a regretté son indépendance. Aucun être n'a regretté sa liberté. Je nous supplie donc collectivement de cesser de la réduire à un calcul fiscal profane et invalide.

Mais la responsabilité pour notre soumission prolongée ne peut être simplement imputée à l'insipidité de la rhétorique fédéraliste. Le projet indépendantiste, tel qu'imaginé par Lévesque et ses contemporains, se voit vicié par l'institutionnalisation du parti qui se porte garant de son atteinte. Le même Parti québécois dont les fondateurs sont mythologisés par l'imaginaire collectif de notre peuple n'est maintenant qu'une banale structure du pouvoir, qu'un rouage dans l'appareil démocratique de notre nation.

L'indépendance devient un enjeu partisan et électoral, porté par un parti tantôt de gauche, tantôt de droite, et

trop peu souvent orienté vers l'avant. Pathétique, cette régression horizontale systématique du Parti québécois qui fait fi de la nécessité catégorique de l'indépendance, se concentrant plutôt sur l'appâtage éhonté d'électeurs indécis. L'atteinte du pouvoir, bien que nécessaire pour le déclenchement d'un processus référendaire, ne doit pas se faire aux dépens de sa vocation constitutive, celle de donner enfin une nation souveraine au Québec. Le Parti québécois n'est pas maléfique pour autant; il joue le jeu, il taille sa place dans un système qu'il voudrait voir complètement réformé...

Mais il est trop tard. L'idée est toujours aussi essentielle, mais son véhicule est usé, inadapté, trop polarisé pour pouvoir espérer rallier une majorité convaincante derrière le projet de société que représente l'indépendance. Le cynisme grandissant de la population face au Parti québécois mine le soutien pour la cause indépendantiste, qui en est à présent fonctionnellement indissociable. Voir autant de gens se refuser leur indépendance parce qu'ils n'apprécient pas les sautes d'humeur de Paul St-Pierre Plamondon ou qu'ils n'aiment pas sa plateforme sur les petites et moyennes entreprises (PME),

l'immigration ou le retour des Nordiques, c'est déchirant et carrément délirant. L'indépendance n'est pas l'affaire d'un individu ou de son parti. Il est inutile de chercher en un élu une sorte de héros national, un Maurice Richard ou un Lucien-Bouchard-le-miraculé des temps modernes: notre libération sera la décision collective de tout un peuple. Nous sommes l'indépendance, pas le Parti québécois.

Toutes les avancées fulgurantes du dernier demi-siècle sont le fruit d'une prise de confiance généralisée des Québécois envers leurs propres capacités. Nous sommes à présent un peuple qui sait reconnaître sa grandeur, sans s'écraser dans le rôle de subalterne minuscule qui a longtemps fait notre opprobre. Mais nous avons encore peur, si ce n'est que d'une chose: nous sommes terrifiés à l'idée d'être.

Peut-être est-ce la peur de l'inconnu, du vide, du néant prétendument engendré par la formation d'une entité politique québécoise. Ou bien est-ce la peur d'un Québec totalitaire dominé par une sorte de clique fondatrice du pays, condamnant tout autre mouvement

politique à l'impotence la plus totale. Des peurs profondément irrationnelles, mais ô combien efficaces dans leur dissuasion!

Voilà donc toute la pertinence de nous inspirer de 1976 (et de la décennie ayant précédé cette première victoire électorale du Parti québécois) pour achever la construction du Québec. Il faut repartir de zéro, non pas dans l'idée proposée, mais dans la structure qui l'accompagne. Nous devons nous délester de cette association systématique de l'indépendance au Parti québécois et faire renaître le mouvement sur une base nouvelle, ancrée dans la force de sa société civile. Il faut que ce soit le peuple qui dicte réellement sa vision pour le futur du Québec. Il ne fait aucun doute qu'une telle approche ne pourra que rallier davantage de Québécois de tous azimuts vers un projet de pays qui leur ressemble, et non pas à la promesse de conservation d'une nation figée dans une époque folklorique de survivance. Ce nationalisme réducteur est d'ailleurs un poison, répandu non pas par le Parti québécois, mais plutôt par le seul fait de son archaïsme structurel. Il a trop changé, trop dévié, trop bifurqué pour espérer déjouer la perception figée que s'en font quatre générations de Québécois.

Oui, nous avons besoin de porte-parole du projet indépendantiste, mais leur rôle doit se limiter à une application *stricto sensu*: ils ne doivent être que les porte-voix du peuple, sans chercher à marquer l'imaginaire collectif par des prouesses de charisme et de charme politique. L'amour qu'a un peuple pour ses politiciens est éphémère et immanquablement voué à s'effriter. Oui, nous avons besoin des institutions démocratiques pour mener le projet à terme, mais l'essentiel du travail doit être accompli, pour être d'une quelconque légitimité, par le peuple.

Le peuple ne cessera jamais de s'aimer, de vouloir son bien et son épanouissement, tout comme il ne cessera jamais de craindre et de remettre en question ceux qui le gouvernent. À l'instar de ces grands porte-parole du peuple que furent Lévesque, Chaput, Bourgault et Chartrand, nous devons aspirer à fonder un appareil politique dont l'unique objectif est l'atteinte de l'indépendance, par le peuple, pour le peuple. La fatigue politique des Canadiens français ne pourra se résorber que s'ils se décident à devenir enfin des Québécois, par la force de leurs actions. Ainsi, nous vivrons. Autrement, notre sommeil nous condamne à la disparition. ☹

Antoine Proulx
Éditeur Opinion

Tchernobyl et l'accident intégral

La nature survivra au désastre écologique, pas nous.

Le silence lugubre qui pèse sur la ville de Pripjat en Ukraine est le produit d'une rencontre macabre entre technologie et erreur humaine ; le 26 avril 1986, le réacteur numéro quatre de la centrale nucléaire de Tchernobyl fait l'objet d'une révision technique mal préparée, qui engendre un désastre irréparable. Les conséquences environnementales, sociales et politiques de cette tragédie lui confèrent une notoriété considérable au sein de la conscience collective. Pourtant, quarante ans plus tard, les lieux du désastre et les origines politiques et technologiques de l'accident semblent être tombés dans l'oubli. Qu'importe, les nouveaux habitants de Pripjat – les loups, les aigles, et bien d'autres – se réjouissent de cet isolement. L'absence d'intrusion humaine est un privilège pour la faune, mais cette liberté s'obtient au prix d'un habitat morcelé par les blessures environnementales et une radioactivité discrète, mais mortifère.

La série HBO *Chernobyl*, parue en 2019, raconte l'histoire de l'accident nucléaire du point de vue dramatique de ceux qui l'ont subi. Les images saisissantes de victimes agonisantes, de politiciens en panique et de réfugiés désespérés témoignent d'une terreur palpable qui s'était emparée du monde dès l'explosion. Cependant, cette représentation, forte en émotions, semble éviter une réalité provocante : l'accident était inévitable.

La critique de Virilio

Depuis que l'humain maîtrise le feu, la nature lui rappelle que le progrès technique s'accompagne toujours de risques et d'accidents. Prométhée, premier « transmetteur du feu » dans la mythologie grecque, est condamné par Zeus à rester enchaîné sur une montagne pour l'éternité, tandis qu'un aigle dévore chaque jour son foie. De même que l'humanité ignore son sacrifice et sa sordide punition, elle

oublie aussi que le progrès se paie en larmes et en sang.

Dans cette ligne de pensée, Paul Virilio, auteur, architecte et philosophe, théorise que toute technologie contient intrinsèquement son accident. C'est à travers ce paradoxe qu'il explique que : « le progrès et la catastrophe sont l'avertissement et le revers d'une même médaille [...] Inventer le train, c'est inventer le déraillement, inventer l'avion c'est inventer le crash [...] il n'y a aucun pessimisme là-dedans, aucune désespérance, c'est un phénomène rationnel [...], masqué par la propagande du progrès ».

Cette propagande perverse du progrès, on s'y soumet quotidiennement. Le théâtre médiatique qui a entouré l'accident de Tchernobyl, mais aussi des faits contemporains, tels que la marée noire dans le golfe du Mexique, ou les feux de forêts au Canada, n'en sont qu'une infime représentation. Les films, les vidéos et les vidéos au for-

mat court qui abordent ces sujets ne font pas l'éloge des victimes oubliées, mais contribuent plutôt au fétichisme de la catastrophe. En visionnant ces images, on se laisse porter par le spectacle et on oublie que la destruction et l'accident sont inextricablement liés à nos modes de production et de consommation.

Le mythe du progrès

L'énergie atomique, tout comme l'intelligence artificielle (IA), nous est présentée comme un miracle. Pourtant, venue l'heure de l'accident qui en découle logiquement, on se proclame tous choqués et émus, comme s'il était impossible d'avoir pu anticiper la crise. Le pilier de cette absurdité est le culte de la technologie ; vénérée partout, elle ne connaît aucune modestie. C'est ainsi que les entreprises se permettent d'utiliser l'icône d'une étoile scintillante, représentative de la *magie*, pour inciter leur consommateur à exploiter leur IA. Pourtant, on est empiriquement

conscient du désastre écologique qui nous attend.

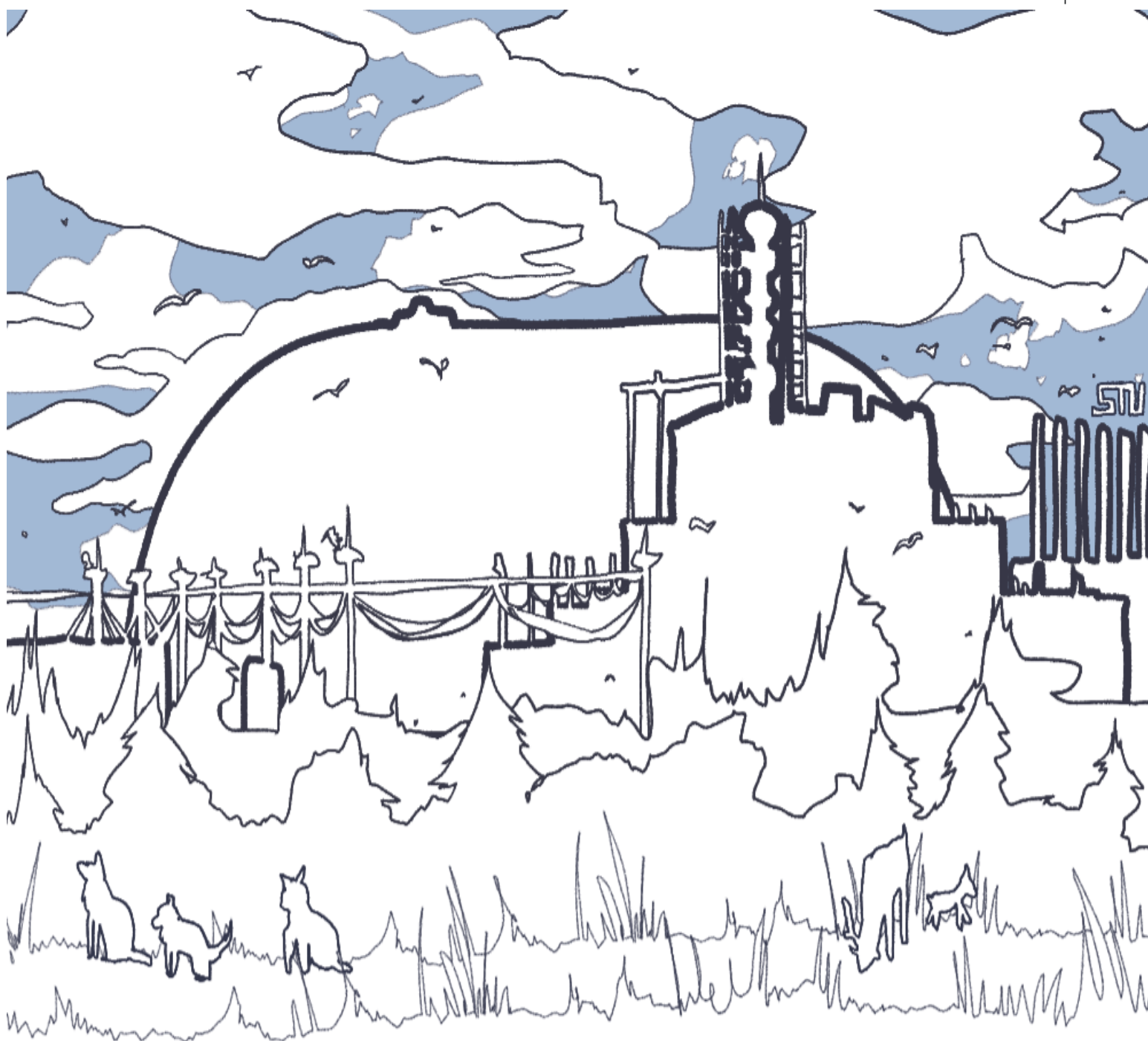
Les analystes de la banque d'investissement Morgan Stanley prédisent que, dès 2028, les centres de données d'IA pourraient consommer près d'un milliard de milliards de litres d'eau par an. En vue de la menace imminente et existentielle du réchauffement climatique, il semble ridicule de dédier notre source de vie à des *chatbots*. Néanmoins, comme ce fut le cas pour les scientifiques nucléaires, ou Prométhée qui nous a porté le feu, notre obsession pour le progrès technologique nous rend aveugles à l'accident qu'il produit fatalement. On pense que la catastrophe environnementale ne nous atteindra pas, ou que ses ravages seront confinés aux peuples marginalisés. Inutile de se mentir à soi-même ; l'accident et la crise sont inévitables. La vraie question, c'est : qu'advient-il ensuite de nous ?

Les loups de Tchernobyl

Il ne faut surtout pas confondre le silence de Pripjat avec une absence de vie. La forêt et la ville sont maintenant reconquises par un écosystème en résurgence. Malgré la radioactivité incroyablement dangereuse des lieux, on estime qu'il y a sept fois plus de loups gris par mètre-carré à l'intérieur de la zone d'exclusion de Tchernobyl que dans d'autres zones protégées de la Biélorussie. Cette statistique témoigne à la fois de la résilience de la faune face à un changement dramatique de l'environnement, et de l'ampleur tout aussi dramatique de la destruction humaine. Ces loups, capables de s'adapter pour résister au cancer, sont plus vulnérables à l'intervention continue de l'humain qu'à la maladie et l'isolement produit par un accident nucléaire.

Ce qu'on peut déduire de cette réalité « post-accident », c'est que l'ignorance des circonstances et le délaissement de la nature sont des facultés proprement humaines. On se croit capable d'esquiver l'accident et, par conséquent, on ne cherche ni à s'adapter ni à le mitiger. Contrairement aux loups qui vivent en fonction des circonstances que leur offre la nature, nous nous croyons capables de dépasser ces contraintes grâce aux progrès technologiques. Si l'exemple de Tchernobyl nous sert de point de référence pour comprendre les effets potentiels des changements climatiques, il faut se rendre compte qu'il ne reste plus un seul humain à Pripjat : l'accident est final. ☉

Marius Grieb
Éditeur Enquête



Stu Doré | Le Délit

McGill contre les syndicats

Plus d'un million de dollars auraient été déployés dans cette lutte antisyndicale.

Ce n'est qu'au sortir de la pandémie que la première union syndicale de professeurs à McGill voit le jour : L'Association des professeurs de droit de McGill (AMPD). Formée en 2021, elle résulte de la mobilisation du corps professoral de droit. Parmi ses nombreux griefs figure le constat d'un modèle de gouvernance de plus en plus centralisé, qui prend peu, voire pas du tout, en compte les professeurs et employés dans son processus décisionnel. L'institution avait notamment stipulé, sans consultation, le retour à l'enseignement en présentiel à McGill lors du déconfinement. L'année de sa formation, l'union a déposé une demande d'accréditation au Tribunal administratif du travail, qu'elle a obtenu en 2022.

Un processus de privatisation

La syndicalisation des professeurs mcgillois est donc toute récente. Cette mobilisation tardive détonne face à la tradition de forte syndicalisation au sein des autres universités québécoises. Afin de bien comprendre les enjeux de syndicalisation à l'université, *Le Délit* a interrogé Barry Eidlin, professeur agrégé au Département de sociologie de l'Université McGill, et deuxième vice-président de l'Association mcgilloise des professeurs de la Faculté des arts (AMPFA). Ce dernier attribue cette récente

union à une idée d'exception mcgilloise : « Au sein de la génération précédente, on s'accrochait à l'idée d'une gouvernance collégiale ou partagée, à l'idée que c'était des professeurs qui endossaient le rôle de doyen ou de chancelier », et ce, afin d'assurer le temps de quelques années la gestion de l'Université. « C'était comme une circulation », décrit-il. Une fois leur mandat terminé, les doyens ou chanceliers cédaient leur poste et « réintégraient le corps professoral », ce qui permettait de conserver l'essence d'une gouvernance collégiale.

Enfin, « historiquement, c'était le cas », affirme-t-il. Cette exception s'est progressivement érodée au cours des dernières décennies : « Ce qu'on a vu, c'est un processus de corporatisme. On a désormais une couche de gestionnaires qui ne sont plus vraiment des professeurs. Lorsque leur mandat est terminé, ils cherchent une position similaire dans d'autres universités, plutôt que de réintégrer le corps professoral dont ils étaient issus. » Eidlin s'appuie sur l'exemple du Dr. Deep Saini, Vice-chancelier de l'Université McGill depuis 2023, il occupait auparavant le poste de président de l'Université Dalhousie. « Les membres de l'exécutif se sont établis comme une couche séparée, composée de cadres et de la haute direction, et sont plutôt au service du gouverneur, et non plus des travailleurs et étudiants. »

Des syndicats sous pression

Ce corporatisme de McGill se traduit pour beaucoup par une lutte contre la syndicalisation. Même une fois leur accréditation obtenue en 2022, les membres de l'AMPD ont continué d'être entravés dans leur mobilisation, notamment parce que l'administration a longtemps contesté l'existence de cette nouvelle entité. Déplorant un manque de bonne foi de la part de l'administration à la table des négociations, le syndicat a déclenché une grève illimitée en avril 2024.

Toujours en 2024, le Tribunal administratif du travail a sommé McGill de cesser toute entrave à la syndicalisation de ses professeurs. Cette décision fait suite à deux courriels de l'administration envoyés aux professeurs de droit, et ce, à quelques jours de la grève. Dans ces courriels il était affirmé que le syndicat diffusait des informations factuellement incorrectes et omettait certains éléments. Le Tribunal a fait état d'une ingérence de la part de l'université, laquelle a tenté de miner la crédibilité de l'AMPD.

Jonathan Nehme, président de l'Association des employés de soutien de l'Université McGill (AMUSE), affirme que « dans le cadre du petit rôle que nous jouons au sein du syndicat, McGill était réputée pour son

hostilité, tant envers ceux qui tentaient de se syndiquer que ceux qui l'étaient déjà (tdlr) ». Concernant les règlements des conflits syndicaux, McGill « embauche pas mal de consultants externes qui font montre d'une attitude assez agressive ».

Des dépenses déraisonnables?

Un article d'investigation publié par *The Rover* au début du mois de février révèle des sommes vertigineuses déboursées par l'administration, décidée à dresser des obstacles procéduraux face à ce processus de syndicalisation.

D'après des sources internes obtenues par le journal indépendant, McGill aurait dépensé au cours de ces cinq dernières années un peu plus d'un million de dollars en services juridiques extérieurs, bien qu'elle dispose a priori d'un service juridique interne. La somme avancée par *The Rover* n'est pas surprenante aux yeux de Jonathan Nehme : « Ayant eu affaire à McGill et à ses avocats à maintes reprises, ça me semble logique qu'ils aient dépensé tant d'argent. Ils ne cessent de faire appel à des avocats, et de dresser des obstacles aux discussions. [...] Cela s'inscrit aussi dans une logique de corporatisme de l'Université, qui est de moins en moins traitée comme un établissement d'enseignement public. »

Le cabinet auquel McGill aurait eu recours depuis cinq ans est celui de Borden Ladner Gervais, spécialisé en droit du travail et en négociations syndicales. Ses avocats sont notamment connus pour avoir représenté la multinationale américaine Walmart en 2005, menant au congédiement de 190 travailleurs après un vote favorable à la création d'un syndicat. Ces licenciements massifs ont été par la suite révoqués, ayant été jugés comme constituant une violation du Code du travail du Québec.

Un écart qui se creuse entre gestionnaires et employés

Cette somme d'un million de dollars aurait été puisée à même les fonds publics de l'Université. Une dépense qui semble particulièrement incongrue, surtout dans un contexte de restrictions budgétaires accrues.

Accusant un déficit de 15 millions de dollars à l'année 2025, l'institution avait été contrainte d'opérer des compressions importantes au niveau du personnel, dont la dotation représentait 80 % des dépenses de McGill. Cette mesure incluait des licenciements et des gels d'embauche. Mais ces coûts que l'Université ne peut plus assumer sont redirigés vers le corps professoral, dont la charge de travail se voit particulièrement alourdie.

Dans ce même laps de temps, la classe gestionnaire a vu son salaire augmenter dramatiquement au cours de ces dix dernières années, creusant un écart de rémunération croissant entre l'exécutif et le reste des salariés. Alors que les fonds dédiés à la direction ont augmenté de 118 %, la paie du personnel académique n'a augmenté quant à elle que de 6 %.

Contactée au sujet de l'article de *The Rover*, une porte-parole de l'Université McGill a répondu au *Délit* : « Les frais juridiques engagés par McGill en matière de relations de travail concernent divers dossiers », sans apporter davantage de précisions. Elle ajoute que « McGill accueille favorablement les discussions avec l'ensemble de ses partenaires syndicaux et associatifs et apprécie le temps qu'ils consacrent aux négociations ». ☺

Félix Fournier, Stu Doré | Le Délit



Dalia Djazouli
Éditrice Décodage

L'évolution du *queerbaiting*

Entre revendications et accusations problématiques.

Dans le quatrième épisode de la série à succès *Heated Rivalry*, une reprise de la chanson des années 2000 « *All the Things She Said* » est utilisée pour illustrer un moment de tensions particulièrement intense entre les deux personnages principaux. Cela a permis à la chanson d'obtenir un regain de popularité assez inattendu, se hissant au 55^e rang du classement *Billboard Hot 100* canadien. Cependant, l'intérêt renouvelé pour ce tube met également en lumière le passé problématique du groupe t.A.T.u, accusé de « *queerbaiting* ».

Le *queerbaiting*, ou, pseudo-représentation queer, désigne l'utilisa-

proférant dans une entrevue des propos ouvertement homophobes, expliquant qu'elle « *n'accepterait pas un fils homosexuel (tldr)* ». Ce groupe est un exemple flagrant de l'utilisation de l'imagerie LGBTQ+ à but purement financier et sans réel engagement ou représentation de la communauté.

Une histoire de censure

Bien que le terme *queerbaiting* ait émergé dans les années 2000, cette tendance s'inscrit dans une histoire plus longue de la représentation de personnages queer dans les œuvres culturelles. Jusqu'à 1968, le Code Hays régula ce qui pouvait être montré à l'écran des

culturelles, mais qu'il est employé pour dénoncer des personnalités publiques. Ces dernières années, plusieurs acteurs et artistes ont été accusés de *queerbaiting* dû au port de certains vêtements ou à l'adoption d'une certaine esthétique. En 2020, la couverture de *Vogue* où l'on voit Harry Styles porter une robe a été vivement critiquée sur les réseaux, car le musicien se serait approprié les codes de la communauté LGBTQ+ sans en faire ouvertement partie. Ces accusations sous-entendent qu'explorer son identité de genre ou simplement essayer d'autres styles n'est réservé qu'aux personnes publiquement LGBTQ+. Cela renforce les stéréotypes de genres, car ainsi, seuls les hommes



Catvy Tran, Félix Fournier | Le Délit

« Cette ambiguïté volontaire est une manière d'attirer un public queer qui, par manque crucial de représentation, va continuer à regarder dans l'espoir que ces sous-entendus deviennent réalité »

tion de références à la communauté LGBTQ+ dans les médias dans le but d'attirer un public queer, sans réelle intention de représenter la communauté. Ce terme s'applique souvent aux séries qui mettent de l'avant une tension romantique entre deux personnes du même sexe, suggérant une potentielle attirance, sans jamais rendre explicite l'homosexualité de leurs personnages. Cette ambiguïté volontaire est une manière d'attirer un public queer qui, par manque crucial de représentation, va continuer à regarder la série dans l'espoir que ces sous-entendus deviennent réalité. Si ce terme est souvent utilisé pour dénoncer des séries, le *queerbaiting* peut également faire référence à d'autres œuvres culturelles, comme la musique, le cinéma ou la littérature.

Le *queerbaiting* comme stratégie marketing

Dans le cadre du groupe t.A.T.u, les accusations de *queerbaiting* émanent de la mise en scène des deux chanteuses. Elles sont souvent présentées dans leurs clips et sur scène en train de s'embrasser, ce qui crée une ambiguïté quant à la nature de leur relation. Si montrer deux femmes s'embrasser n'a en soi rien de problématique, une représentation lesbienne sincère n'a jamais été l'objectif du groupe russe. Les deux chanteuses ont continuellement nié être lesbiennes, et ont même reconnu dans le documentaire *Anatomie de t.A.T.u*, que cette relation avait surtout un but marketing. En 2011, après la dissolution du groupe, l'une des chanteuses est allée plus loin en

films hollywoodiens, limitant notamment les scènes de nudité, les couples interracial et les représentations explicites de l'homosexualité. La seule manière pour les scénaristes de contourner ces restrictions était d'avoir recours à des sous-entendus – aussi nommés *queercoding* – et donc de faire comprendre par des détails qu'un personnage est LGBTQ+. Même une fois le Code Hays abandonné, il restait assez rare qu'un personnage soit ouvertement queer.

Dans les années 2000, l'homosexualité devient plus acceptée, mais les médias restent réticents à mettre de l'avant des personnages ouvertement queer. Afin d'attirer un public LGBTQ+ sans risquer de se mettre à dos une partie de leur audience, certaines séries mettent en avant des personnages qui sont montrés de manière ambiguë et implicitement queer, sans que ces identités ne soient sérieusement

queer pourraient avoir du vernis ou porter des robes.

L'ambiguïté entourant la sexualité de certains artistes est parfois qualifiée de *queerbaiting*. Des artistes ouvertement queer comme Billie Eilish ou Fletcher ont ainsi fait l'objet de critiques après avoir été aperçus en couple avec des hommes, alors même que leurs chansons expriment une attirance pour les femmes. Parce que ces artistes expriment clairement leur *queerness*, certains admirateurs disent se sentir « trahis » ou manipulés quand il est révélé que ces artistes sont dans une relation d'apparence hétérosexuelle. Ces réactions négligent la possibilité que la personne puisse être bisexuelle, et que sortir avec une personne du sexe opposé ne remette pas en cause son identité LGBTQ+. De plus, ces attentes enferment les artistes dans une case très précise, alors même que la

« Ces accusations sous-entendent qu'explorer son identité de genre ou simplement essayer d'autres styles n'est réservé qu'aux personnes publiquement LGBTQ+ »

développées. L'usage du terme *queerbaiting* est, dans ces cas, une manière de dénoncer ces pratiques opportunistes qui cherchent à monétiser l'espoir d'une communauté.

Des accusations qui ne se limitent plus à la fiction

Cependant, l'usage de ce terme devient plus controversé quand il cesse d'être appliqué à des œuvres

sexualité peut être quelque chose de fluide.

Plus récemment, l'acteur star de la série *Heated Rivalry*, Hudson William a également été la cible d'une vague de critiques après avoir posté des photos de lui et sa petite amie sur Instagram, alors qu'il joue un personnage gay dans la série. Pour certains, le manque de clarté sur son orientation sexuelle durant

la promotion de la série révèle une volonté de maintenir une ambiguïté, alors que d'autres affirment que ces acteurs n'ont en aucun cas l'obligation de révéler leurs orientations sexuelles.

Des conséquences tangibles

Ces dénonciations de *queerbaiting* ont parfois des conséquences réelles

taines œuvres de fiction, il s'est aujourd'hui étendu à des critiques de personnes réelles. De plus, la définition de *queerbaiting* reste fondamentalement subjective, car elle se base principalement sur notre perception d'intentions, souvent impossible à vérifier. Ainsi, ce qui est considéré comme *queerbaiting* pour une personne, ne l'est pas forcément pour une autre, un flou qui contribue à renforcer les désaccords sur le sujet. ☹

pour les membres de la communauté LGBTQ+. En 2022, l'acteur Kit Connor, qui interprète Nick dans la série *Heartstopper*, une histoire d'amour entre deux hommes, a expliqué s'être senti « forcé » de faire son *coming out* à cause de la pression des réseaux sociaux.

Ainsi, si le terme de *queerbaiting* cherchait initialement à dénoncer l'exploitation commerciale de la communauté LGBTQ+ dans cer-

Sixtine Nicolaÿ
Éditrice Coin Queer

Le départ d'un favori

La Coupe Charade de la LNI et le départ de Pier-Luc Funk.

Le tournoi est prêt : sur la scène, une bande comme celle qu'on retrouve au hockey, et, de chaque côté, des bancs pour les équipes. Le soir du lundi 16 février, les Rouges et les Verts de la Ligue nationale d'improvisation – mieux connue sous le nom de LNI – s'affrontent. Le deuxième match de la Coupe Charade 2026 est lancé!

Le match

La sirène signale le début de la partie. Au centre de l'aire de jeu, la « patinoire », Édith Cochrane assure le rôle de l'arbitre. Elle annonce le thème et la nature de l'improvisation ainsi que sa durée. Après un bref caucus, les joueurs sautent sur la patinoire.

De grands noms de l'improvisation sont présents ce soir : Patrick Huard, Marie-Soleil Dion et Sophie Caron chez les Rouges, Pier-Luc Funk chez les Verts. Les joueurs sont impressionnants à regarder. D'une grande imagination, ils n'ont pas peur du ridicule et se répondent avec un incroyable sens de la repartie. Lors de l'improvisation

mixte, c'est-à-dire avec des joueurs de chaque équipe, les idées se rencontrent et enrichissent la performance sans se heurter.

Écouter pour mieux jouer

En entrevue, Édith Cochrane me confie que l'écoute est la plus belle qualité d'un joueur d'impro : « Il faut écouter le thème, puis écouter ce que les autres disent, mais aussi être à l'écoute du monde dans lequel on vit, des gens qui nous entourent ; une écoute à 360 degrés. » François-Étienne Paré, qui célèbre ses 20 ans de jeu avec la LNI, renchérit : « Il faut être à l'écoute et jouer les situations avec importance : ce qui arrive à nos personnages est primordial et, sans ça, les situations peuvent s'esouffler rapidement. »

On sent l'importance de chaque événement dans la performance des improvisateurs de ce match. De la distribution de journaux de Pier-Luc Funk à la rupture amoureuse comique de Marie-Soleil Dion, en passant par Fabiola N. Aladin qui disperse les cendres de son père, ces moments sur la patinoire

sont les plus importants de la vie des personnages et les joueurs y mettent du cœur.

Une discipline qui rassemble

À partir d'un court thème, les joueurs créent des histoires touchantes, rocambolesques, hilarantes. « Il n'y a rien de plus beau que d'arriver à créer quelque chose avec un joueur, c'est magique, m'explique l'arbitre. Je suis allée en Haïti donner des ateliers d'impro et c'est fou, on a l'impression au départ de vivre sur deux planètes, puis rapidement, on commence à jouer et on dirait qu'on s'est connus à la garderie. »

On perçoit cette complicité entre les joueurs qui, malgré la compétition, partagent ce moment de création. L'amitié et la bonne entente sont palpables sur la patinoire, même quand, comme la tradition l'exige, l'arbitre est huée.

Le départ d'un favori

Au début du match, une annonce fait réagir : Pier-Luc Funk tirera sa révérence à la fin de la saison. Une véri-



Arach'Pictures - Najim Chaoui © Théâtre de la LNI

table vague de surprise traverse la salle. Funk est un chouchou : depuis son entrée à la LNI en 2015, où, du haut de ses 18 ans, il était le plus jeune joueur, il reçoit chaque année le prix du public. Le joueur quitte la ligue pour explorer d'autres avenues créatives. C'est avec le cœur serré que les spectateurs profitent de sa dernière saison. Un documentaire sur la carrière de Pier-Luc Funk dans la LNI est en cours de production.

Les matchs de la Coupe Charade 2026 auront lieu jusqu'au 20 avril. Les demi-finales seront le 3 mai et la finale le 11 mai. Le Match des Étoiles se tiendra le 4 mai. ☺

Rose Langlois
Éditrice Culture

Évangéline : fresque puissante mais controversée

Retour sur la nouvelle comédie musicale historique Évangéline.

Le jeudi 5 février dernier a eu lieu la première mondiale et médiatique du spectacle musical *Évangéline*. Après le tapis rouge et les entrevues, les lumières se tamisent. La pièce commence avec le numéro d'introduction « Des amants légendaires », qui annonce le ton grandiose de la pièce. S'ensuit le numéro d'ensemble « Du côté du soleil » où on voit la jeune nation acadienne dans toute sa joie de vivre. Retournons en 1755 sur les terres de Grand-Pré pour cette histoire réelle et émouvante de la résilience d'un peuple qui a tout perdu.

Le personnage d'Évangéline provient avant tout du poème épique *Évangéline, A Tale of Acadie*, écrit par l'auteur américain Henry Wadsworth Longfellow. Publié en 1847, ce poème relate une histoire d'amour à travers la déportation des Acadiens et connaît un succès international. Le poème inspire aussi plusieurs chansons. Évangéline marque l'imaginaire canadien et permet de commémorer l'histoire du peuple acadien. La comédie musicale produite par la compagnie de production GesteV suit le poème de Longfellow et intègre de nouvelles chansons créées par le compositeur Steve Marin. Envie de découvrir l'univers musical de la pièce? Quelques chansons sont disponibles

sur les plateformes de musique! Un spectacle d'une si grande envergure historique, autant dans l'intrigue que dans la composition musicale, nécessite une équipe de conception du tonnerre. De nombreux experts travaillent à la création de la pièce, dont André-Carl Vachon, spécialiste dans l'histoire acadienne, Quentin Condo, consultant culturel de la nation mi'kmaq, et Aroussen Gros-Louis, chorégraphe et danseuse wendat.

Malgré cet aspect historique réussi, plusieurs restent sceptiques après le spectacle, surtout par rapport à la distribution et l'équipe créative. Il est à noter que seuls deux comédiens viennent du Nouveau-Brunswick, ce qui soulève la question de la représentation des artistes acadiens. Daphnée McIntyre, autrice-compositrice acadienne, affirme « que [les producteurs] tirent avantage de notre richesse culturelle ». Elle souligne que de « capitaliser » cette histoire sans entendre les voix acadiennes est attristant. Dans un contexte où les questions d'inclusion occupent une place croissante dans le milieu des arts, plusieurs spectateurs ont été marqués par le manque d'artistes acadiens dans la distribution et l'équipe créative d'*Évangéline*. On peut alors se demander s'il s'agit d'une forme

d'appropriation, ce que Lilianne Cormier, artiste acadienne, affirme sans hésitation : « C'est vraiment une appropriation d'une histoire qui, pour nous, est intégrée dans la culture. » L'enjeu de la représentation culturelle fait écho à l'absence de l'accent acadien sur scène ; les acteurs interprètent les chansons dans un français standard. Plusieurs individus, dont Anika Lirette, qui travaille au site historique de Grand-Pré, affirment que cette décision « ne représente pas l'insécurité linguistique » des Acadiens vivant entourés d'anglophones.

Quoique ces choix productifs soient quelque peu maladroits, les éléments scéniques de la comédie musicale sont très réussis. Les décors sont simples, mais l'agencement avec les éclairages crée une scène remarquable, voire grandiose. Les chorégraphies, un mélange de danses traditionnelles autochtones et acadiennes, sont livrées avec émotion, plusieurs mouvements symboliques témoignant de cette histoire de résilience. L'énergie des danseurs est contagieuse et rend les numéros d'ensemble très impressionnants. Les chorégraphies participent à la fresque historique vivante qu'est *Évangéline*.

Plusieurs performances vocales sont notables dans cette production,



Annie Diotte

comme Nathalie Simard et son interprétation de la chanson « Au nom de toutes les femmes ». Elle a d'ailleurs obtenu une ovation debout lors du soir de la première.

Cela dit, l'acteur qui se distingue le plus est Matthieu Lévesque. Ce n'est pas la première fois qu'il éblouit le public. Il a joué dans plusieurs productions québécoises comme *Rock of Ages* et *The Bodyguard*. Bien qu'il interprète un des antagonistes de la pièce, sa présence scénique est puissante et ses envolées vocales, sensationnelles. Son jeu, nuancé et fort, donne à son personnage une profondeur troublante et dépasse la simple figure du

méchant. Il s'agit définitivement d'un artiste à surveiller!

Malgré le fait que la pièce ait quelques longueurs au niveau de l'intrigue du deuxième acte, *Évangéline* demeure une comédie musicale émouvante et marquante. Cette production québécoise mérite d'être vue.

Le spectacle est présentement en tournée dans plusieurs régions du Canada et à la demande populaire, il reviendra à la Place des Arts en juillet et août 2026. À ne pas manquer! ☺

Laurence Drouin
Contributeur

Quand tout est planifié pour mal tourner

Un retour réjouissant de *Players' Theatre* avec *La pièce qui tourne mal*.

Faire rire à travers l'échec est un art délicat. Rédigée par Henry Lewis, Jonathan Sayer et Henry Shields, *The One-Act Play That Goes Wrong (La pièce qui tourne mal)* a vu le jour en décembre 2012 à Londres. Celle-ci propose une comédie de mise en abyme, où chaque faux pas devient un ressort comique. Cet hiver, la troupe mcgillaise *Players' Theatre* a repris l'œuvre en version abrégée. Les représentations de *La pièce qui tourne mal* ont eu lieu dans l'espace éponyme du club, au troisième étage du Centre universitaire de l'AEUM, du 17 au 20 février dernier.

Synopsis

À la suite de nombreux enjeux financiers et de multiples difficultés de recrutement successives, la troupe de théâtre Cornley Polytechnic Society est enfin prête à lancer sa production du printemps : *Meurtre au manoir Haversham*. La pièce prend place lors de la soirée de fiançailles de Charles Haversham et de Florence Colley-moore, où Charles – maître du ma-

noir Haversham – est mystérieusement retrouvé mort sur le canapé du salon. Tout est cliché : la tempête de neige qui fait rage dehors, l'affaire adultère entre la fiancée et le frère cadet de la victime, la musique angoissante et l'éclairage rouge déclenché à chaque itération du mot « meurtre ». À cela s'ajoutent un décor bon marché, des répliques oubliées, des comédien-ne-s désorienté-e-s et deux actrices incarnant Florence Colley-moore successivement assommées par une porte – autant d'éléments qui font sombrer le projet de la *Cornley Polytechnic Society* dans un chaos total.

En arrière-scène

C'est précisément ce chaos que *Players' Theatre* transforme en véritable succès scénique. Lors d'un entretien avec *Le Délit*, la metteuse en scène Odessa Rontogiannis explique que son objectif était de divertir le public. Une mission simple, pas toujours facile, mais bien réussie ; les rires fusent dans toute la salle et les spectateur-ric-e-s en sortent le sourire aux lèvres.

Lauren Hodgins, qui incarne Sandra – elle-même interprète de Florence Colley-moore – confie que ce n'est qu'au moment de la représentation que tout s'est véritablement mis en place : « *Il y a une scène que nous pensions tous être la pire. Finalement, ce n'était pas le cas. Nous avons beaucoup travaillé dessus, mais c'est la présence du public qui lui a donné tout son sens (tdlr).* »

Si la troupe fictive de la *Cornley Polytechnic Society* se heurte à une série d'obstacles catastrophiques dans l'interprétation du *Meurtre au manoir Haversham*, les comédien-ne-s du *Players' Theatre* doivent, eux, camper ces ratés avec une extrême minutie. « *Il faut donner l'impression que certaines scènes relèvent de l'erreur, alors qu'elles sont en réalité très précisément répétées, le tout rendant ces scènes crédibles. Par exemple, lorsque la porte cogne Lauren ou Gemma, il faut absolument que cela ait l'air d'un accident* », explique Bennett Samberg, interprète de Dennis, à qui est attribué le rôle du major-dome Perkins. Tout est planifié



Shirly Lu

pour mal tourner. Même le message de bienvenue, qui annonce « *si quelqu'un trouve un coffret CD de Duran Duran dans la salle, j'en ai besoin* » fait partie du script original!

Pour clore l'échange, chacun-e des huit membres présents propose un mot pour résumer la pièce : « *silly* », « *fun* », « *blast* », « *blessed* », « *chaotic* », « *calamity* », « *physical* »,

« *lighthearted* ». Autant de qualificatifs qui décrivent une comédie où le chaos est maîtrisé avec précision. L'esprit du spectacle s'y retrouve bien : une célébration du désordre, portée par une troupe visiblement complice. ☺

Jiayuan Cao
Éditrice Culture

RÉFLEXION

L'appel des objets

Le retour aux médias physiques.

Les années 2000 ont été marquées par un virage vers le numérique. Auparavant, la culture devait obligatoirement être consommée par le biais d'un objet physique. Elle est aujourd'hui accessible en ligne, donc partout, tout le temps, et au bout de nos doigts. CD, magazines, DVD, livres, vinyles : tout est désormais disponible dans un

« Les médias physiques nous permettent de continuer à consommer ce que l'on aime, sans être constamment sur notre téléphone »

seul et même objet ; notre téléphone. Pourtant, il semble qu'une nouvelle tendance se dessine. Les jeunes désirent à nouveau collectionner les médias physiques et consommer leur culture comme cela se faisait auparavant. Comme un retour de balancier, la culture retourne à sa matérialité d'origine.

La génération Z souffre d'une certaine fatigue de la technologie. Les réseaux sociaux s'homogénéisent, véritable amalgame de la prolifération de contenus produits par l'intelligence artificielle et du contrôle des plateformes par une poignée d'hommes d'affaires aux allégeances politiques plus que douteuses (Amazon, entre autres).

En résulte un désir croissant de s'en détacher. Née avec Internet entre les mains, la génération Z est la première à devoir réfléchir à l'impact des téléphones et des plateformes numériques dans sa vie. Le calcul se fait vite : quatre heures par jour sur les réseaux sociaux, multipliées par 365 jours, donne 1460 heures par année, ce qui correspond à 60 jours

complets. Ce chiffre glace le sang. Ce sont des heures impossibles à récupérer, et l'impact négatif des réseaux sociaux sur la qualité de vie est largement documenté.

Les jeunes tournent leur surutilisation des médias sociaux à la blague, parlant de « *brainrot* » et de disparition de leur capacité d'attention.

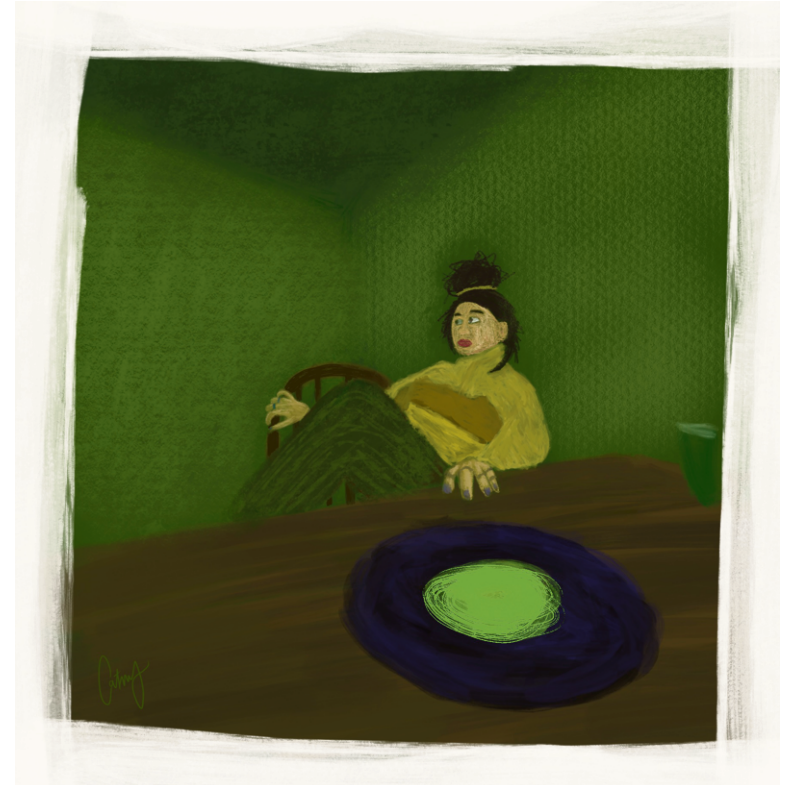
« Avec ce retour aux objets physiques, il est important de se rappeler de consommer consciencieusement »

Cependant, ce langage souligne tout de même une prise de conscience accrue. Les médias physiques nous

permettent de continuer à consommer ce que l'on aime, sans être constamment sur notre téléphone. De plus, les caméras digitales et les CD, qui étaient à la fine pointe de la technologie dans les années 1990-2000, reprennent une place centrale dans la consommation de la culture. Cette tendance a beaucoup de points positifs. Acheter des médias physiques rémunère souvent plus directement les créateurs. Elle rend aussi la consommation de culture plus active. Faire jouer un CD demande davantage d'efforts que d'ouvrir Spotify, et réclame donc davantage notre attention, ce qui est nécessairement plus enrichissant.

Ce tournant culturel n'est toutefois pas sans risque. Les médias physiques ne sont pas imperméables à notre tendance à romantiser tout ce que nous faisons ; posséder des vinyles fait *vintage*, posséder une collection de livres donne un air académique, etc. Souvent sans conséquence, cette esthétisation peut aussi devenir performative.

Acheter des objets culturels dans le seul but de se créer une esthétique conduit rapidement à la surcon-



Catvy Tran | Le Délit

sommation. Ne consommer que du matériel neuf et acheter à une fréquence élevée de nouveaux produits pour une collection complète contribuent à un cycle de consommation effréné, et surtout inutile. Avec ce retour aux objets physiques, il est important de se rappeler de consommer consciencieusement et de favoriser les

prêts et les achats de seconde main. Les bibliothèques, les friperies et les prêts entre proches constituent une bonne façon de satisfaire ce désir de jeter son téléphone dans l'océan, tout en étant au fait de ce qui se crée culturellement. ☺

Julia Couture
Contributeur

Un tour réussi

Retour sur *The Illusion* présentée par le *Tuesday Night Café Theatre*.

Les lumières s'allument sur un décor minimal ; quelques roches peintes sur du carton, trois chaises et un bureau. De petites étoiles jaunes décorent les rideaux qui encerclent le théâtre. Le personnage de Pridamant, incarné par Claire Tees, fait son entrée sur scène et lance *The Illusion*, une adaptation de Tony Kushner de *L'illusion comique* de Pierre Corneille, mise en scène par Andrea Landaeta et présentée par le *Tuesday Night Café Theatre* (TNC). La troupe de théâtre,

Image fournie par le *Tuesday Night Café Theatre*



affiliée au Département de littérature anglaise de l'Université McGill, se produit depuis plusieurs années dans une salle exiguë du Morrice Hall.

Un classique au goût du jour

La pièce, d'une durée de 2 h 30 incluant l'entracte, met en scène un avocat qui regrette d'avoir renié son fils. Il visionne différentes péripéties de la vie de ce dernier grâce à l'aide d'un magicien excentrique et de son assistant ténébreux. Chaque personnage est aussi attachant que rebutant, et les rebondissements fréquents gardent les spectateurs sur le bout de leur siège.

Le TNC n'a pas tout à fait réimaginé un classique, mais a certainement su l'adapter au goût d'un public moderne. Toute la soirée, des rires fusent dans la salle et des sourires restent fixés aux visages des spectateurs ; tout le monde joue le jeu, pour le plus grand bonheur des comédiens.

Talents mcgillois mis en lumière

Bien que le *Tuesday Night Café Theatre* soit une compagnie inclu-

sive pour tous les niveaux d'expérience, la qualité des performances laissent paraître une préparation professionnelle et rigoureuse. L'équipe technique était composée de dix personnes, dont une coordonnatrice d'intimité (Dana Prather) et un chorégraphe de combat (Eric Von Arx). Cela révèle le soin apporté à la production malgré sa fibre amatrice.

La performance de Sof Andrade, dans les rôles successifs de Callista, Clindor et Theogenes, était remarquable ; la comédienne se glisse dans la peau des trois personnages avec brio et versatilité. Elle est drôle, émouvante et crédible dans tous les rôles qu'elle occupe. Un immense coup de cœur aussi pour Joshua Karmiol, interprète de Matamore. Le comédien a su incarner à la perfection ce personnage loufoque et grandiloquent, attachant de par son ridicule. Chacune de ses interventions, à force de gesticulations et d'exclamations exagérées, déclenchait un rire général dans l'assemblée. Une dernière mention spéciale pour Fiona Beech, interprète d'Elicia, Lyse et Clarina, qui s'est démarquée par un jeu particulièrement naturel et



Eugénie St-Pierre | Le Délit

comique, sans jamais tomber dans la caricature.

Le *Tuesday Night Café Theatre* a été fondé en 1977 (comme *Le Délit* ; une belle année pour la communauté étudiante mcgilloise!) et produit aujourd'hui trois grandes productions au cours de l'année scolaire : une au semestre d'automne et deux au semestre

d'hiver. Ce printemps, la troupe va mettre en scène *Hookman*, une pièce de Lauren Yee. Ne manquez pas cette chance de découvrir les talents mcgillois du TNC! ☺

Juliette Elie

Coordonnatrice de la correction
Eugénie St-Pierre
Rédactrice en chef

RÉFLEXION

Souhaiter le bonheur qui arrive

Accueillir le Nouvel An par la calligraphie.

Lundi dernier, à l'occasion du Nouvel An lunaire – aussi connu sous le nom du Festival du printemps – le 18 février, le *McGill Student Chinese Brush Art Club* (MSCBAC) a mis différents éléments de calligraphie à disposition des McGillois. Dans le couloir reliant la bibliothèque McLennan au bâtiment Redpath, on apercevait une table sur laquelle les membres ont étalé des *chūn lián* (春联, couplets du printemps) – bandes calligraphiées traditionnellement suspendues pour le Nouvel An – et des *fú* (福, qui signifie le bonheur).



Jiayuan Cao | Le Délit

En quoi consiste cette pratique ?

« Dans les fracas de pétards s'achève l'année ;
Le vent du printemps verse sa tiédeur au vin.
À mille familles luit l'aube d'un jour levant ;
On ôte l'ancien aux portes, on y suspend le neuf » (tdlr).

Ces vers viennent du poète chinois du 11^e siècle Wang Anshi et décrivent deux pratiques centrales du Nouvel An : l'allumage de pétards et le remplacement des anciennes inscriptions protectrices sur des amulettes de bois accrochées aux

portes par de nouvelles. Au fil du temps, les amulettes se sont transformées en couplets calligraphiés sur du papier rouge, que l'on appelle aujourd'hui des « couplets du printemps ». Or, à Montréal, comme en Chine, tout déploiement de pièces pyrotechniques, comme les feux d'artifice ou les pétards, est interdit sans autorisation de la sécurité incendie. Les couplets occupent ainsi une plus grande importance pour ceux qui souhaitent conserver l'essence de la fête.

L'histoire de cette pratique remonte à la période pré-Qin, à la dynastie Zhou (1046 à 256 av. J.-C.). À

l'époque, les Chinois vénéraient les dieux des portes, intégrant leur culte au système rituel national et le célébrant chaque année en automne. Un peu plus d'un millénaire plus tard, le prototype des couplets modernes apparaît sous le règne de l'empereur du Shu postérieur, Meng Chang. C'est alors que ce dernier officialise le premier couplet : « Que la nouvelle année réjouisse abondamment / Que les festivités durent éternellement. » Ce n'est qu'à l'époque de Hongwu (1368 à 1398), sous la dynastie Ming, que l'empereur Zhu Yuanzhang décrète officiellement aux fonctionnaires et au peuple le col-

lage de distiques de papier rouge pendant le Festival du printemps.

Aux couplets s'ajoute le *fú*, qui est traditionnellement collé à l'envers sur la porte. Pourquoi spécifiquement à l'envers ? En fait, le terme « à l'envers » et le verbe « arriver » ont la même prononciation en mandarin (*dào*). L'idée est

pourraient se demander si ces déclinaisons modernes briment le côté traditionnel de cette pratique. Pour Sihan Qin, le président de la MSCBAC, « il n'y a pas de conflit entre la culture populaire et traditionnelle. Cette juxtaposition permet, au contraire, de faire fleurir la tradition, car elle prend en considération les intérêts d'une plus grande popula-

« L'idée est répandue que, en le plaçant d'une telle manière, on souhaite "le bonheur qui arrive" »

répandue que, en le plaçant d'une telle manière, on souhaite « le bonheur qui arrive ».

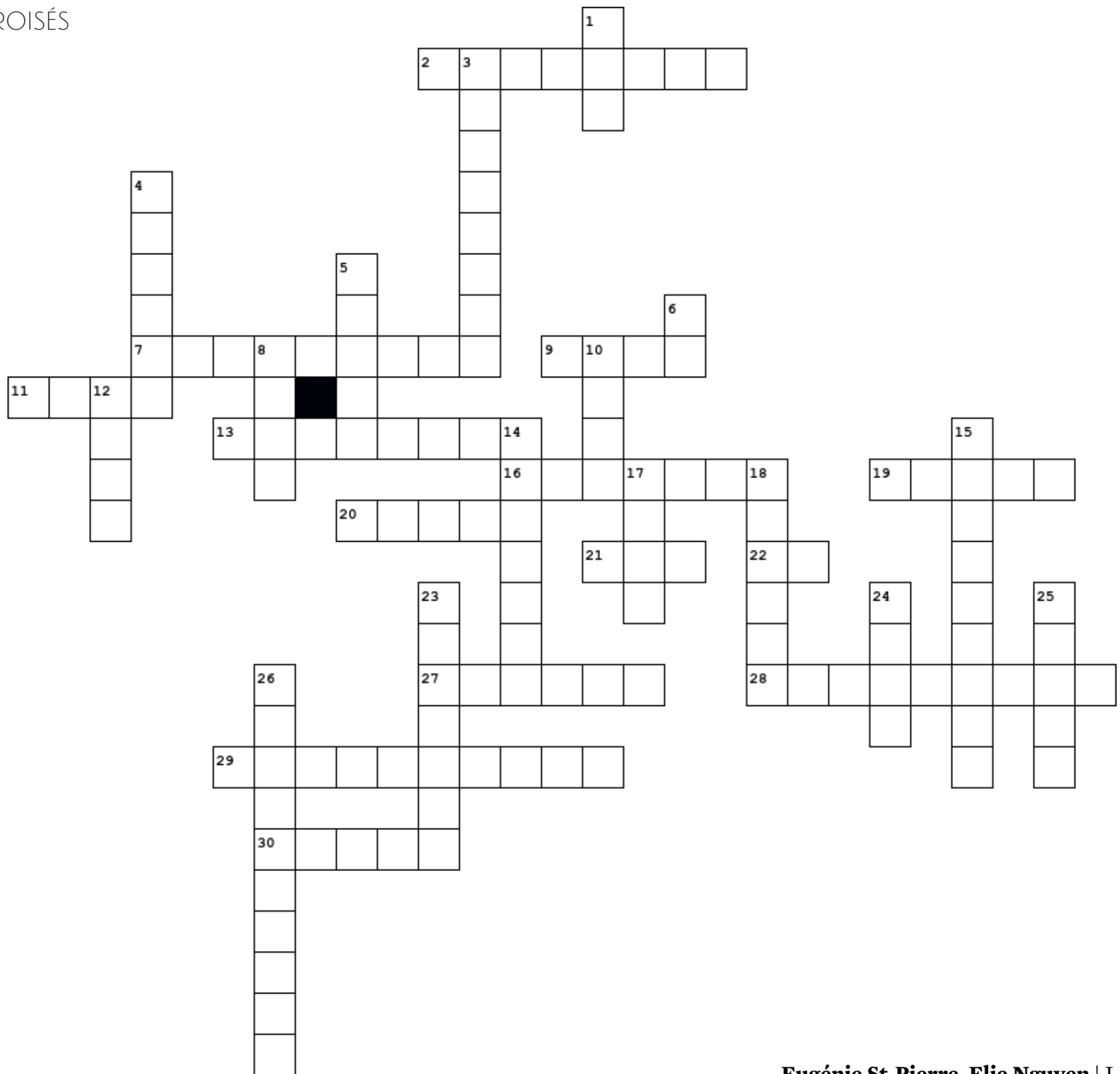
Dans l'esprit contemporain

Si cette pratique a traversé près de trois millénaires d'histoire, elle connaît aujourd'hui un renouveau marqué, se déployant sous des formes multiples et adaptées aux contextes culturels contemporains. Sur la table du MSCBAC, plusieurs *fú* incorporent des chevaux représentant des personnages – tels que Pinkie Pie et Brian Winddancer – pour accueillir l'année du cheval. Certains

Il explique que cet ajout permet également d'atteindre plus d'étudiants, notamment ceux qui ne comprennent pas le chinois. « En tant qu'association étudiante, nous voulons promouvoir la culture, pas limiter les gens par la culture », continue-t-il. « Il y a parfois des étudiants qui viennent à nos activités de calligraphie sans connaître un seul mot de chinois, mais rien n'empêche qu'ils aient du plaisir avec nous. » ☺

Jiayuan Cao

Éditrice Culture



Eugénie St-Pierre, Elie Nguyen | Le Délit

Horizontal

- 2.** La mort de ce chef de cartel a déclenché des violences généralisées au Mexique (2)
- 7.** Dramaturge du 17^e siècle et auteur de *L'illusion comique*
- 9.** Groupe russe derrière la chanson *All the Things She Said*
- 11.** Destination de la mission Artemis II, qui risque d'être retardée par un problème de fusée
- 13.** Série où le regretté Eric Dane incarne le père de Nate Jacobs
- 16.** Musée d'histoire naturelle mcgillois
- 19.** Chat et « Chef Souricier » de Downing Street ayant célébré ses 15 ans de service
- 20.** Chanteuse franco-haïtienne ayant sorti son nouvel album *ECLESIA* le 20 février
- 21.** Première médaillée d'or américaine en patinage artistique depuis 24 ans
- 22.** Support musical star des années 1990-2000 qui revient à la mode
- 27.** Ancienne capitaine de l'équipe de hockey des Martlets et médaillée d'or en hockey aux Jeux Olympiques de Pékin en 2022
- 28.** Premier empereur à demander aux fonctionnaires et au peuple de coller des distiques de papier rouge pendant le Festival du Printemps
- 29.** Auteur du poème épique *Evangeline, A Tale of Acadie*
- 30.** Écrivain québécois culte auteur de *La fatigue culturelle du Canada français*

Vertical

- 1.** Troupe de théâtre du Département de littérature anglaise ayant présenté *The Illusion* la semaine dernière
- 3.** Premier ministre du Québec de 1976 à 1985 et fondateur du Parti québécois
- 4.** Prochain pays hôte des Jeux Olympiques d'hiver
- 5.** Première ministre de l'Alberta ayant de nombreux projets de référendums pour 2026
- 6.** Skieuse acrobatique la plus décorée de l'histoire avec six médailles
- 8.** Un consulat canadien y a été ouvert dans un contexte de menaces d'invasion des États-Unis
- 10.** Première union syndicale de professeurs à McGill
- 12.** Protagoniste roux de *Heartstopper*
- 14.** A remporté le prix du meilleur acteur aux prix BAFTA contre Chalamet et Di Caprio
- 15.** « Transmetteur du feu » dans la mythologie grecque
- 17.** Le Conseil de la ... s'est rencontré le 19 février dans l'objectif de planifier la reconstruction de Gaza
- 18.** L'équipe canadienne de ce sport a perdu contre les États-Unis lors d'une finale crève-cœur samedi
- 23.** Actrice incarnant le rôle de Carolyn Bessette-Kennedy dans la série *Love Story*
- 24.** Ce joueur quittera la Ligue nationale d'improvisation à la fin de la saison
- 25.** Petit singe japonais qui émeut Internet avec son doudou
- 26.** L'horloge de l'... a été avancée d'une seconde en raison des menaces sociétales liées à l'IA